

Isabelle Stengers



Première femme à obtenir un Prix quinquennal du FNRS, Isabelle Stengers a reçu en juin 2010 le Prix scientifique Ernest-John Solvay – Sciences humaines et sociales. Un prix qui est avant tout un signe d'amitié pour cette philosophe nourrie de sciences.

Isabelle Stengers est arrivée à la philosophie par curiosité... Etudiante en chimie, elle se rend compte que les sciences ne lui permettront pas d'aller très loin dans les questions qui la taraudent. « J'étais perdue pour les sciences ! Donc, autant aller en philosophie ! » ironise-t-elle aujourd'hui. L'étudiante se réoriente donc vers une licence en philosophie. Sans pour autant rompre avec les sciences : son mémoire de philosophie, elle le réalise sous la direction d'Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie. « Je suis devenue chercheur apprentie philosophe hébergée par un service de sciences. C'était étonnant mais tellement évident pour moi qui tentait de répondre en philosophe aux questions qui se posent à propos des sciences », se souvient-elle.

L'étudiante entame une thèse de doctorat et co-signe avec Ilya Prigogine son premier livre : *La nouvelle alliance*.

Après une période de chômage, Isabelle Stengers devient « cadre spécial temporaire » au service de sociologie du travail que dirige Mateo Alaluf à l'ULB. Elle y termine sa thèse de doctorat en philosophie sous la direction d'Ilya Prigogine qui, se souvient-elle, « était remarquable parce que ses problèmes scientifiques le rendaient passionné ». La philosophe part ensuite à Paris où elle travaille pour le futur Musée de la Villette. Elle soumet alors à l'épreuve du terrain son intuition théorique : pour intéresser le public aux sciences, il faut lui montrer ce qui passionne le scientifique. « Les savoirs sont vivants lorsqu'ils font sens pour la personne qui les acquière. A l'école, on apprend trop souvent un savoir inculte, c'est-à-dire un savoir qu'il faut restituer, des réponses qu'il faut accepter sans les comprendre. Or, la science inculte devient facilement culte ou occulte, pour reprendre la formule Jean-Marc Lévy-Leblond, un physicien devenu critique des sciences, comme on est critique d'art », prévient la philosophe.

Cinq ans après son expérience parisienne, de retour à Bruxelles, elle est engagée comme chercheur aux Instituts Solvay, dirigés par Ilya Prigogine. Elle ne quittera plus l'Université.

« Je suis une libre exaministe radicale », sourit-elle, « pour moi, l'autorité des sciences doit être librement examinée. Dans nos sociétés, on a tendance à penser que ce qui n'est pas scientifique n'est pas objectif. C'est faux : nous devons éviter tout ce qui fait que les sciences sont considérées comme un modèle bon pour tout ».

Si son objet d'étude central est la science, Isabelle Stengers réfute toutefois le titre de « scientifique », comme elle l'explique : « En tant que philosophe, je ne suis pas un chercheur scientifique car je dois prendre la responsabilité des questions que je construis. Je n'appartiens pas à une communauté disciplinaire ; la philosophie est souvent un objet de surprise, voire de scandale, pour les scientifiques, parce qu'il n'y est question ni de « faits », ni de « preuves ». Mais il n'y est pas question non plus d'autorité, seulement d'un engagement assez exigeant de la pensée, où il s'agit d'aller jusqu'au bout du problème tel qu'on a pris le risque de le construire, de lui donner le pouvoir de faire penser. C'est lorsque j'ai découvert la possibilité de ce régime de pensée que je ne me suis plus définie comme « exilée » venue des sciences mais comme apprentie philosophe.

Devenue chargée de cours, elle qui avoue avoir vraiment découvert la philosophie après ses études en lisant Gilles Deleuze, tente aujourd'hui de « faire passer la joie de la pensée » auprès de ses étudiants. « On nous place souvent devant des alternatives telles que la science est-elle universelle ou doit-on accepter le relativisme ? Il s'agit de ne pas accepter une telle alternative « toute faite », qui vous étrangle. Là où la pensée se sent mise « au pied du mur », il faut poser le problème de ce mur. Mon objectif comme philosophe et comme enseignante n'est pas de fabriquer des thèses auxquels d'autres vont adhérer mais bien d'aider chacun à se situer là où il est et lui proposer des outils pour augmenter les degrés de liberté de la pensée », précise-t-elle.

En juin 2010, Isabelle Stengers a reçu le Prix quinquennal du FNRS en sciences humaines et sociales. « Ce Prix, je le dois à l'amitié : ce sont deux collègues et surtout des amis, Vinciane Despret et Serge Gutwirth, qui ont proposé ma candidature et monté mon dossier. Bien sûr, ce dossier présente mon travail, mes publications, mais ma joie est d'avoir suscité cette amitié », souligne-t-elle avant de poursuivre : « Je suis pourtant inquiète : si j'ai reçu ce Prix, c'est apparemment parce que ce que j'ai fait pouvait le mériter, et pourtant je n'ai pas publié dans les bonnes revues professionnelles, celles qui désormais comptent pour une nomination. Avec l'évolution des universités et l'apparition d'une classe d'experts, armés de critères d'évaluation dite objective, sans parler de la valorisation économique de la recherche scientifique, je me demande si dans quelques années, on ne dira pas de mon parcours « Ah oui, à l'époque, c'était possible ». Ma génération a encore eu la possibilité de découvrir ses propres questions. Aujourd'hui, je crains qu'on ne produise des copies parfaitement conformes aux exigences d'évaluation, c'est-à-dire aux problèmes « reconnus ». Or, en recherche, il faut des gens capables de prendre des risques, de prendre des voies minoritaires. S'il faut une évaluation, elle devrait porter sur l'engagement et la capacité de faire passer le sens et les enjeux de ce qui engage », conclut Isabelle Stengers.